

PRISMES

ŒUVRES DES COLLECTIONS DU
FRAC DES PAYS DE LA LOIRE ET
DU MUSÉE DE LA FAÏENCE ET DE
LA CÉRAMIQUE

>>-> exposition du 19 septembre au
31 décembre 2020

L'exposition *Prismes* est proposée dans le cadre d'un partenariat inédit entre le Frac des Pays de la Loire et le Musée de la faïence et de la céramique de Malicorne-sur-Sarthe. Elle met en regard des collections historiques du musée et contemporaines du Frac afin de redécouvrir chacune d'elles, de percevoir leurs singularités, leurs différences et ce qu'elles partagent. Ces dialogues ainsi instaurés permettent de révéler la permanence des questionnements de l'Homme à travers l'histoire, de relier le présent au passé même très lointain. Liens thématiques, formels, allégoriques ou poétiques se conjuguent créant des résonances inédites.

« L'art est toujours apparu comme la résultante ou la rencontre de deux facteurs opposés et, par voie de conséquence, complémentaires : la matière et la forme. [...] L'histoire de l'art est ainsi, pour une large part, celle de ses matériaux. »

Florence de Mèredieu

Avant la rupture amorcée dès la fin du XVIII^e siècle par le développement de la société industrielle, les matériaux de l'art sont restés inchangés. Quand le bouleversement irrémédiable s'est produit et que l'ère de la machine s'est propagée, la transformation dans la production d'objets a entraîné une remise en question des savoir-faire, des matériaux et des techniques traditionnelles.

Au début du XX^e siècle les artistes sont fascinés par les nouvelles possibilités qu'offre l'industrie. Certains sont persuadés que des temps nouveaux s'engagent faisant disparaître les usages ancestraux. Deux voies se dessinent alors : l'une empruntant le chemin de l'innovation, l'autre de la réinvention du passé. La modernité conduira les artistes à utiliser ces deux canaux parallèles. Alors que certains sont fascinés par les nouvelles possibilités que permet la machine ; d'autres s'intéressent aux temps anciens, aux périodes reculées et aux arts dits « premiers ».

La terre modelée

« La céramique n'est pas une futilité. Aux époques les plus reculées, chez les Indiens de l'Amérique, on trouve cet art constamment en faveur. Dieu fit l'homme avec un peu de boue. Avec un peu de boue, on peut faire du métal, des pierres précieuses... »

Paul Gauguin

Paul Gauguin, Pablo Picasso, Lucio Fontana, pour ne citer qu'eux vont trouver dans la céramique - pratique



01

qui remonte à l'époque du Néolithique - une plasticité d'expression brute. « Le modelage de la pâte molle, les propriétés du matériau (ductilité, plasticité, souplesse, élasticité, humidité plus ou moins grande), la cuisson et la combustion du produit renvoient à une manipulation archaïque de la matière. »

C'est cette malléabilité que l'artiste suisse David de Tscherner réinterprète des décennies après les grands maîtres de la Modernité. Avec la vidéo *Faces* produite en 2014, il réalise un « tour de force » virtuose, en modelant avec une rapidité étonnante, des figures humaines et animales. Cette persistance des matériaux traditionnels et des gestes immémoriaux se retrouve avec force aujourd'hui dans la production d'œuvres contemporaines. Gala Porras Kim, artiste colombienne née en 1984, s'intéresse aux objets que nous conservons dans nos collections archéologiques ou anthropologiques. Elle sonde les procédés de collecte et de classement qui visent à ordonner, conserver, exposer ces témoins matériels au public. En 2016, en résidence à Marseille, elle récupère des tessons dans une benne à gravats. Objets à forts intérêts archéologiques ou simple rebus sans intérêt, l'artiste décide de s'immiscer dans l'interstice du doute pour jouer de sa propre interprétation. Elle réalise en céramique la partie manquante, une prolongation qui se veut reconstitution. Une hypothèse qui ne pourra jamais être étayée, mais qui redonne à ces rebus une place. L'artiste



02



03

retisse ainsi un lien nécessaire entre des époques éloignées, et donne à ces fragments une présence et un présent. Exposé à Malicorne, le travail de Gala Porras Kim fait écho aux collections du musée qui traversent les temps et au travail des céramistes et faïenciers de Malicorne, en proposant d'y voir une permanence, une constance, une suite, de l'antiquité à nos jours.

Détourner la céramique de ses usages traditionnels, tel est le projet du sculpteur français Wilfrid Almendra lorsqu'il réalise *Cholet...Carquefou*, en 2008. Vissée sur l'ossature d'un casque de moto, la céramique est mise en tension, amenée avant son point de rupture. Présentée dans le parcours des collections permanentes, l'œuvre fait écho au travail de Marc François conservé au musée, qui, dans les années 1930, détourna l'objet domestique en grès en reprenant les codes Art déco, pour le muer en une œuvre d'art. Ces deux artistes que près d'un siècle sépare, jouent ainsi sur les points de jonction et de discordance entre l'art et les arts décoratifs. Ces dialogues se poursuivent aussi avec Udo Koch et ces théières aux étranges greffes de plâtre, Héctor Zamora et ses mitres de cheminée empilées façon totem ou encore Stefano Arienti et ses pages de livre en argile gravée.

La réinvention du quotidien, de ses objets familiers est au cœur du parcours de l'exposition comme l'est la réappropriation des techniques anciennes. *La Coupe "Langeais"* en grès de la Fabrique du Sablon de la fin du XIX^e siècle (collection du Musée de la faïence et de la céramique) et le *Sans titre* de l'artiste anglais Barry Flanagan reposent sur la technique des colombins. Du geste des origines de Flanagan qui consiste à monter une structure en superposant des colombins, aux raffinements de la coupe ajourée que l'atelier de Malicorne a particulièrement développée, se trame une histoire. Barry Flanagan ne cherche pas à dissimuler les étapes de fabrication, il ne s'intéresse pas ici à l'objet fini, il montre le geste, l'empreinte de la main.

Les artistes modernes et contemporains ont obstinément exploré et utilisé les ressources de l'empreinte, « cette façon étrangement préhistorique d'engendrer

les formes », et ce contact direct avec la matière qui réinvente la notion du faire, du geste. Barry Flanagan comme d'autres s'inscrivent dans cet axe.

Matériaux mixtes

Dans l'histoire et cela est frappant au musée de Malicorne-sur-Sarthe, la céramique a été utilisée aussi bien par les artisans pour la production d'objets utilitaires comme par les artistes et les décorateurs pour réaliser objets d'art et objets précieux.

Au XX^e siècle, les artistes diversifient le panel des matériaux de la sculpture. Ils prélèvent des fragments de matière puisée dans leur environnement proche, utilisent des objets usuels qu'ils détournent, faisant naître la pratique du collage et de l'assemblage.

La sculpture de l'artiste belge Koenraad Dedobbeleer, l'ensemble d'œuvres de Jacques Julien ou encore la vidéo du duo suisse Fischli & Weiss s'inscrivent dans cette histoire. Mettre les rebuts, les restes, les matériaux pauvres et peu considérés, au service de la poésie et de l'humour tel semble l'axe de travail de ces artistes.

Le Cours des choses de Fischli & Weiss met en scène des objets qui se transforment par la chimie des matériaux, comme un écho à la fabrication des céramiques. Ce film, réalisé en 1987, s'appuie sur le principe du jeu de domino, une pièce entraînant l'autre dans sa chute. Des effondrements en cascade, des départs de feu, des réactions chimiques... ces incidents dessinent ainsi le cours des objets et des choses. Un récit sur l'art, la sculpture, l'objet mais aussi nos existences.

Du quotidien à l'extraordinaire, de la bouteille banale à celle insolite et romanesque de Laurent Tixador, le parcours de l'exposition joue sur ces échos et dialogues sans cesse renouvelés. Laurent Tixador (associé de nombreuses années à l'artiste Abraham Poincheval), conçoit l'art comme un terrain d'expérimentations et d'aventures. Les actions où il se met à l'épreuve de situations aussi extrêmes que décalées l'ont conduit à des traversées de territoires nombreux jusqu'au Groenland, où il a réalisé cette bouteille à partir d'éléments trouvés sur site. Dans la section des Arts de la Table, cette bouteille détonne par son format : c'est une invitation au voyage, en rupture avec cette mise en scène du quotidien et de l'ordinaire dans cet espace du musée.

Jean-Michel Sanejouand prélève également des matériaux de ses pérégrinations, ses marches quotidiennes qu'il effectue en Sarthe autour de son atelier. Depuis 1960 l'artiste collecte et utilise des pierres, la plupart évoquent des formes humaines, animales ou végétales : « le fruit du hasard minéral ». Parfois, il en assemble quelques-unes. Il les peint alors en noir pour mieux en révéler la forme comme ici avec *Le contemplatif*. Mis en relation avec *Le penseur* de Marcel Guérin, ces œuvres héritières de Rodin sont une allusion à la figure essentielle de l'artiste qui pose un regard sur le monde, le décrypte, l'observe et l'analyse pour nous amener à le percevoir autrement.

En effet, plus qu'un faiseur (ici l'artiste ne sculpte pas, il assemble des pierres et les peint), l'artiste du XX^e siècle s'est défini comme un regardeur, un penseur, un concepteur. Dans cette voie, la question du savoir-faire a été envisagée dans l'exposition sous des angles différents par Eric Emo, Delphine Coindet, Bernard Frize ou encore Hubert Duprat. Chez ce dernier, elle s'ancre au travers d'une observation de la nature et une coopération avec celle-ci. C'est avec des larves de trichoptères, insectes de rivières qui se construisent un fourreau tubulaire à partir de brindilles trouvées dans leur environnement immédiat, que l'artiste met en place un système collaboratif pour réaliser ses œuvres. Petits bâtonnets d'or, minuscules paillettes, pierres précieuses et perles sont placés par Hubert Duprat dans leurs aquariums ; les larves confectionnent alors de petits bijoux à leurs dimensions. Un de ces objets est présenté dans la vitrine des miniatures dans l'espace des scènes familières du musée. La préciosité et le raffinement ne sont donc pas que l'affaire de l'humanité !



Reproduire ce que la nature parvient à réaliser... Aujourd'hui et depuis près d'un demi-siècle, la question de l'écologie est fondamentale. Les cloches d'Aurélien Froment s'ancrent dans cette histoire d'une pensée initiée au début des années 1950 par l'architecte Paolo Soleri, théoricien de l'arcologie, concept combinant à la fois l'architecture et l'écologie. La ville d'Arcosanti aux Etats-Unis (en Arizona) est construite à partir de matériaux naturels trouvés sur place et de terre moulée. Elle fascine Aurélien Froment comme d'autres artistes et architectes de sa génération. La cloche en terre cuite, qui est le symbole touristique d'Arcosanti (elles sont produites sur place et vendues aux visiteurs du site), lui fait réaliser ce mobile. Mis en écho avec la géode dorée de Félix en résidence aux Faïenceries d'Art de Malicorne présentée au musée qui rappelle elle aussi de grandes constructions architecturales du XX^e siècle, ce mobile permet d'évoquer l'architecture des origines en terre qui sera peut-être aussi celle du futur.

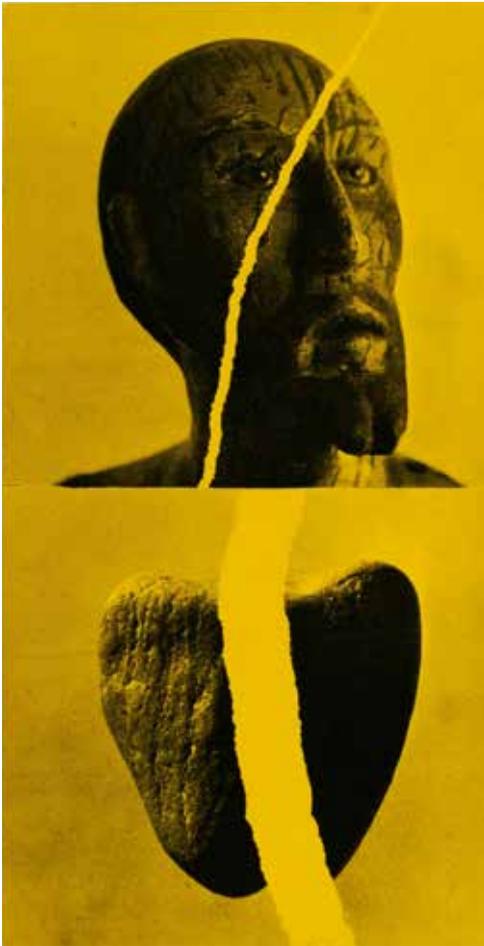
L'œuvre et ses récits

L'exposition *Prismes* ne se concentre pas exclusivement sur les notions de matériaux et des gestes, elle aborde également des questions relatives à la représentation et à l'histoire de la céramique.

Fleurs et fruits, objets du quotidien, tables garnies et autres vanités sont autant de facettes d'un genre qui a marqué l'art occidental : la Nature morte. Bien qu'elle ait toujours eu une clientèle fascinée par la manière dont la réalité environnante y était reproduite, elle a longtemps été considérée comme un genre mineur car montrant des objets indignes d'être peints tant ils étaient banals. Commencée dans l'Antiquité, délaissée au Moyen-Âge, elle réapparaît à la Renaissance. Le monde des objets s'émancipe alors progressivement du contexte religieux d'une part, puis de celui de la représentation scientifique de la nature, de l'autre. Image de contemplation, propice aux plaisirs des sens, avertissement sur le devenir de l'homme, ou encore instantané de la vie bourgeoise, les natures mortes témoignent ainsi d'une évolution culturelle et sociale. À la fin du XIX^e siècle, la Nature morte triomphe : parce qu'elle fut un genre mineur de l'ère classique, les artistes modernes vont s'y intéresser : Manet, Cézanne, Van Gogh inventent au travers elle un nouveau langage.

Play Home d'Ad Minoliti met à l'honneur cette histoire de la peinture. À l'arrière-plan, l'artiste laisse transparaître un fond coloré et organique, évoquant un univers végétal





aux faux airs impressionnistes. Le guéridon - sur lequel une nature morte avec vase est représentée de manière à accentuer l'instabilité - focalise le regard.

On retrouve cette même attention à la représentation de l'objet chez Karen Knorr. Figure emblématique de la photographie contemporaine, son travail repose sur des mises en scène très étudiées. Architecture rigoureuse, lumière soigneusement distribuée, usage de la symétrie... Aux côtés du vase et du plat d'Émile Tessier du musée représentant des scènes de la mythologie antique, la photographie de Karen Knorr montre la place de la culture classique à travers les deux collections. Si Émile Tessier se pose en héritier, Karen Knorr tente quant à elle, de se départir de cet héritage tout en jouant de ses codes.

Dans le dessin contemporain, les techniques se multiplient et s'affranchissent d'un académisme qui le réduirait à la mine de crayon. Didier Trenet, en référence au style rococo du XVIII^e siècle fait d'arabesques et de volutes, stylise la nature à partir de tâches de vin ou de café, d'empreintes de culots de bouteilles ou de pieds de verres. De cette pratique, peu orthodoxe du dessin, émergent des volutes et des circonvolutions alambiquées qui laissent deviner des sujets et des décors qui évoquent, à l'instar de certains dessins de Fragonard ou de Watteau, des havres de promenades et de rêveries. Ici, le vin, utilisé pour dessiner, est un grand cru de Beaune. Troquant son pinceau, l'artiste dépose la couleur sur le papier directement avec les pieds de verre. La corbeille dite *Empire aux motifs floraux du Plat d'Étain*, de l'atelier Léon Pouplard, présentée aux côtés du dessin de Didier Trenet, laisse la part belle à l'ornement et au décor, éléments à part entière de recherche des artistes et des artisans réunis dans les collections du musée de Malicorne.

L'exposition aborde enfin un sujet majeur de la représentation : celui de l'histoire religieuse. Dans le parcours du musée, *sacred heart* de Corita Kent, fait entrevoir la continuité des représentations, à travers les temps et les médiums populaires : les arts sacrés en céramique du musée et les sérigraphies réalisées dans les années 1960 par les artistes.

Frances Elizabeth Kent, était une religieuse catholique, connue sous le nom de Sœur Corita Kent et membre de la Communauté Cœur Immaculé de Los Angeles de 1938 à 1968. Ses croyances progressistes et les actions qu'elle entreprit tout au long de sa vie la décidèrent à quitter l'église pour vivre et travailler en tant qu'artiste indépendante à la fin des années 1960. L'emploi de la sérigraphie, technique publicitaire de reproduction, permit à Corita Kent de diffuser, en accord avec ses convictions démocratiques, son travail imprégné de passion et de foi pour la paix, la parole divine et l'égalité. Ces convictions, en phase avec leur époque, s'incarnent dans la réinvention contemporaine des rites religieux traditionnels notamment lors de processions ou de fêtes religieuses où ses sérigraphies sont utilisées comme pancartes. Utilisant le langage publicitaire de l'époque, reprenant des slogans ou des références à la culture pop (titre de chansons, de films...) ses œuvres sont créées pour susciter l'empathie et l'espoir nécessaires pour surmonter les réalités politiques les plus sombres de son époque : le mouvement des droits civiques et la guerre du Vietnam. Avec *sacred heart* l'artiste insiste sur la permanence du divin et du sacré depuis l'aube de l'humanité. Une manière d'entrevoir une continuité à travers l'histoire, de faire des liens entre passé et présent, de tisser un récit entre ces collections que l'on aurait pu penser éloignées.

texte : Vanina Andréani, responsable du pôle collection-exposition, Frac des Pays de la Loire

Légendes des visuels :

Couverture : Ad Minoliti, *Play Home #4*, 2016. Cliché : DR. Collection Frac des Pays de la Loire.
 01 : Gala Porras Kim, *Marseille fragment reconstruction 3*, 2016. Cliché Marc Domage. Collection Frac des Pays de la Loire.
 02 : Wilfrid Almendra, *Cholet...Carquefou*, 2008 de la série *Untitled*. Cliché Mathieu Génon. Collection Frac des Pays de la Loire.
 03 : Atelier Roger François, Marc François, Pichet Art déco, entre 1933 et 1939, Malicorne-sur-Sarthe (72), Dépôt Mairie de Malicorne-sur-Sarthe. Cliché DR
 04 : Héctor Zamora, *Mitron SC25 ht50*, 2013. Cliché DR. Collection Frac des Pays de la Loire.
 05 : Jacqueline et Paul Ducreuzet-Frénéhard, *Cheminée et fagot*, entre 1949-1985, Malicorne-sur-Sarthe (72). Coll. Musée de la faïence et de la céramique de Malicorne-sur-Sarthe. Cliché DR
 06 : Korita Kent, *sacred heart*, 1969. Cliché Galerie Allen. Collection Frac des Pays de la Loire.
 07 : Émile Tessier, *Buste de la Vierge*, entre 1924 et 1971, Malicorne-sur-Sarthe (72) Dépôt Conseil Départemental de la Sarthe. Cliché DR.

PRISMES

ŒUVRES DES COLLECTIONS DU
FRAC DES PAYS DE LA LOIRE ET
DU MUSÉE DE LA FAÏENCE ET DE
LA CÉRAMIQUE

œuvres de la collection du Frac :
Wilfrid Almendra, Stefano Arienti,
Delphine Coindet, Koenraad Dedobbeleer,
Hubert Duprat, Eric Emo, Peter Fischli &
David Weiss, Barry Flanagan,
Bernard Frize, Aurélien Froment,
Thomas Huber, Jacques Julien,
Corita Kent, Karen Knorr, Udo Koch,
Ad Minoliti, Gala Porras-Kim,
Jean-Michel Sanejouand, Laurent Tixador,
Didier Trenet, David de Tschanner,
Héctor Zamora.

>>-> exposition du 19 septembre
au 31 décembre 2020

renseignements et réservations :
02 43 48 07 17
www.musee-faience.fr
www.fracdespaysdelaloire.com

MUSÉE DE LA FAÏENCE
ET DE LA CÉRAMIQUE
rue Victor Hugo
72270 Malicorne-sur-Sarthe



FRAC DES PAYS DE LA LOIRE
Fonds régional d'art contemporain
la Fleuriaye, Bd Ampère
44470 Carquefou
T. 02 28 01 50 00



Région
PAYS DE LA LOIRE



Le Frac des Pays de la Loire bénéficie du soutien de l'État, Direction régionale des affaires culturelles et du Conseil régional des Pays de la Loire.

Le Musée de la faïence et de la céramique de Malicorne-sur-Sarthe est un équipement culturel de la Communauté de communes du Val de Sarthe. Il bénéficie du soutien de l'État, Direction régionale des affaires culturelles et du Conseil départemental de la Sarthe.